

3'20''

LA GENÈSE

PREMIERE PARTIE

La balle de tennis et la cafetière italienne

Chapitre 1

Quand j'étais petit, mes parents n'étaient pas riches. D'un côté, ma mère provenait d'un milieu réellement modeste, son père avait été mineur, (le père de celui-ci également), et était d'ailleurs mort des suites de la pneumoconiose, et de l'autre côté, mon père, lui, avait été élevé pingrement dans une famille de la classe moyenne inférieure. Son père avait été boucher et sa mère coiffeuse. Il semblerait que c'était celle-ci qui tenait les cordons de la bourse. Mon père n'avait jamais été encouragé à nourrir une quelconque ambition, bien au contraire. Il avait été forcé à se satisfaire de peu, sans que cela ait pour autant été transformé en vertu, ce qui est parfois le cas chez certains. Il en était resté au stade de subir sa vie, jusqu'au bout.

A cet égard, en revanche, ma mère, sans doute profondément blessée par le vécu de la pauvreté, avait nourri une féroce volonté de progresser socialement. Pour ce faire, elle n'avait pas ménagé ses efforts afin de bien gagner sa vie, et menait à bien, et avec brio, tous ses projets professionnels, de sorte à augmenter progressivement mais de manière très sensibles les revenus du ménage.

Sans doute n'est-il pas tout à fait inutile de préciser que lesdits projets, ainsi que celui sous-jacent de progresser socialement étaient uniquement de son propre chef. Et vis-à-vis de ceux-ci elle n'entendait pas que quiconque lui opposât un quelconque obstacle. Par ailleurs, et cela peut-être également lié au vécu humiliant de la pauvreté, au sens matériel, mais également au sens symbolique et culturel, elle se montrait totalement incapable d'entrer réellement en contact avec le monde extérieur. Elle maintenait donc la famille dans une sorte d'isolement de fait.

De fil en aiguille, au cours de mon enfance et ensuite de mon adolescence, les moyens financiers disponibles ne firent donc que croître. La maison familiale s'apparentant donc de plus en plus à une prison dorée, dont elle assurait le caractère coercitif à coups de pressions psychologiques, de manipulation, de chantage affectifs, allant même jusqu'au chantage au suicide.

Arrivé à la fin de mes études secondaires, mes parents, principalement financés par la profession de ma mère, rachetèrent à l'une de mes tantes, une maison de vacances situé sur un terrain d'environ 20 ares, et héritée à la suite des décès de mes deux grands parents encore en vie à l'époque. Le terrain n'était pas extrêmement grand mais amplement suffisant pour permettre la suite de l'histoire. La dite maison avait donc pour rôle de s'assurer que les enfants

soient le moins possibles amenés à sortir du cadre familial y compris pendant les weekends et les périodes de congés scolaires. Du moins est-ce comme cela que je l'ai interprété par la suite.

Chapitre 2

Un ou deux ans après l'achat de la maison de vacances, et les travaux de transformation et de rénovation dont elle avait dû faire l'objet, ma mère nourrit le projet de faire aménager un terrain de tennis dans le fond du jardin. Les buts non-avoués étant à nouveau de maintenir les enfants (enfin sans doute surtout moi qui pour quelques raisons était le plus fragile face à ses mauvais agissements) le plus et le plus longtemps possible dans le giron familial, et ce par ce qu'il y avait lieu de recevoir comme un cadeau – sauf que de réel cadeau il n'y avait jamais à recevoir, car venant d'une telle personne aucun cadeau n'était jamais gratuit ni désintéressé – , mais également de montrer au sein de cette famille à quel point ses réussites professionnelles étaient remarquables. Ce faisant, la prétendue progression sociale évoquée plus haut n'en était une qu'à ses propres yeux, puisqu'elle restait toujours autant incapable de s'ouvrir vers l'extérieur.

Soit. Le fait est qu'à chaque fois que l'occasion se présentait, je jouais au tennis dans le fond du jardin, entre autres avec mon frère, aîné de quelques 10 mois.

Lorsqu'il se trouvait en face de moi, de l'autre côté du filet, et que c'était à son tour de lancer la balle, j'avais pris pour habitude, afin de lui signifier que j'étais prêt à recevoir son service, de lui dire « Je t'écoute ».

Chapitre 3

Plus de trente-cinq ans, et de nombreuses années d'échecs plus tard, vraisemblablement dus aux séquelles des sévices psychologiques subis dans mon enfance sous le joug de la reine mère tyrannique, je me retrouvai habitant une demeure extrêmement modeste, et mal foutue, que j'avais moi-même transformée et aménagée avec extrêmement peu de goût et de compétence, situé dans un quartier populaire d'une petite ville qui ne l'était pas moins.

Les rêves de grandeurs de la matriarche n'avait, pour ma part, pas franchi le cap de la génération suivante, a contrario de mes sœurs et frère qui eux avaient suivi des voies compatibles avec les desseins de celle-ci.

Chapitre 4

Après avoir, pendant quelques années, utilisé une machine à café bas de gamme d'un constructeur néerlandais, et en avoir usées deux d'affilées dans un temps très court, je décidai de me reporter, pour me préparer mon café du matin, et non sans un certain bonheur d'ailleurs, sur l'usage d'une vieille petite cafetière italienne d'une marque extrêmement populaire, mais dont l'utilisation quotidienne ne souffrait d'aucun point faible.

A contrario de la machine néerlandaise, la petite cafetière italienne nécessitait cependant une certaine attention, si l'on voulait éviter à la fois que le café ne surcuise dans la cafetière, et que le joint d'étanchéité contenu dans celle-ci ne se détériore sous le coup de températures trop élevées.

Il fallait donc être vigilant quant au moment d'ôter la cafetière de la taque de gaz.

Afin de prévenir toute distraction de ma part, j'en arrivai donc à chronométrer le temps nécessaire à la préparation : 3'20''

L'usage quotidien de ladite cafetière constituait donc un petit rituel qui ne me déplaisait guère, et qui commençait par sortir le café moulu du frigidaire, pour ensuite préparer la cafetière¹ avant d'allumer le gaz et de l'y déposer.

Juste après avoir déposé la cafetière sur la taque de gaz, il y avait donc lieu d'enclencher le timer pour assurer que la durée des 3'20'' ne soit pas dépassée.

Arrivé à la fin dudit délai, la sonnerie du timer retentissait, indiquant par là que le temps nécessaire à l'infusion du café était écoulé, et que celui-ci était donc prêt. Il y avait donc lieu alors de s'enquérir de l'état de la cafetière. En effet, la mesure des 3'20'' n'était somme toute qu'indicative, il apparaissait parfois, sans doute selon les variations de la température de l'eau, de l'air et qui sait de la pression atmosphérique, que la durée exacte d'infusion du café variât quelque peu.

Quoiqu'il en soit, lorsque le café était prêt, la cafetière était brûlante et le café l'était tout autant. S'il était tout-à-fait possible, à l'aide des maniques adéquates, de verser le café dans la tasse, il n'était pour ainsi dire pas envisageable de le déguster immédiatement sous peine de se brûler, si ce n'est les lèvres, du moins le bout de la langue, à moins de se contenter que d'une toute petite gorgée.

Il y avait donc lieu de laisser refroidir un peu le breuvage dans la tasse avant de le savourer.

¹

DEUXIEME PARTIE

Une revenante

Chapitre 1

Quelques semaines après la mise en place du rituel du café du matin avec la cafetière italienne, revint sans crier gare, d'un passé lointain de 26 ans, par l'entremise d'une plateforme de réseau social, une personne alors brièvement côtoyée au sein d'une troupe de théâtre.

Le contact s'étant rétabli - pour autant qu'il ait jamais été réellement établi, étant donné que pour quelques raisons nous n'avions alors fait qu'échanger que très peu de choses – de longs échanges s'en suivirent, me laissant réellement penser que ladite personne s'intéressait à moi, ce qui, il faut bien le préciser, n'avait pas été monnaie courante au cours de ma vie cabossée.

Mais autant elle semblait s'intéresser à moi, me laissant amplement la place de m'étendre sur ma propre histoire, autant elle se refusait systématiquement à parler d'elle, ce qui m'aurait cependant permis de faire plus amplement sa connaissance.

Chapitre 2

De jours en jours, de semaines en semaines, mes récits se succédaient, s'allongeant même de façon récurrente au-delà du raisonnable, - ce dont je m'excusais d'ailleurs régulièrement - ses réponses esquivant à chaque fois toutes les perches que je lui tendais pour qu'elle me parle d'elle, ou de la façon dont elle voyait les choses. Il me semblait être en face d'une personne qui n'avait réellement d'avis sur rien, ou qui avait résolument pris le parti de ne rien partager.

Les seules choses que je fini par apprendre à son sujet consistait d'une part dans le fait qu'elle se voyait comme une personne extrêmement privilégiée, n'ayant jamais eu à souffrir d'une quelconque manière des affres de la vie, vivant dans un confort absolu, digne de celui d'une princesse, selon ses propres mots, duquel elle n'entendait d'ailleurs pas sortir, et d'autre part qu'elle était détentrice d'un diplôme de troisièmes cycle, en clair, elle avait défendu avec succès une thèse de doctorat, elle était donc Docteur. Cette dernière information, qui au demeurant n'impliquait pas nécessairement quelque corollaire que se fût, me renforçait malgré tout, dans l'idée que j'avais, qu'il était impossible qu'elle n'ait d'avis sur rien, et qu'elle n'ait rien à partager.

De messages en messages, je continuais malgré tout à me raconter, et ce sur tous les sujets qui me traversaient l'esprit.

M'ayant malgré tout confié un peu de ce qu'elle vivait, en l'occurrence la victoire de son fils à un match de tennis, et moi, toujours poursuivi par cette envie irrépressible de la faire parler d'elle, en me montrant disponible, je lui narrai un jour l'épisode de mes parties de tennis avec mon frère. Lui racontant cette invite que j'avais adoptée à l'époque pour indiquer à mon partenaire que j'étais prêt à recevoir ce qu'il avait à me donner en lui lançant ce fameux « Je

t'écoute ». Je lui adressai alors ladite formule, à laquelle elle me répondit : « c'est bien de m'écouter » mais jamais elle ne se décida à me confier quoique ce soit.

Un autre jour, au détour d'un « échange » dont je ne me souviens plus, j'en arrivai également, toujours dans l'espoir de la faire réagir, à lui raconter mon petit rituel du café du matin, sans oublier le détail du timer des 3'20''.

Chapitre 3

Arrivé jusque là, vraisemblablement aveuglé par une sorte de promesse de relation, je m'étais malgré tout rendu compte que je n'avais absolument aucune prise sur le déroulé des événements, et que cela se passait toujours suivant un schéma qui se répétait : lorsque j'abordais des sujets qui demandaient de s'engager dans la relation, ne fusse que pour donner un avis simple mais réellement personnel, elle ne répondait jamais, et lorsque dans mes longs messages j'abordais des sujets réellement personnels, elle éludait systématiquement toute question concernant ces passages. J'étais donc devant un cas manifeste de comportement évitant. Je tentai alors de jeter un coup de pied dans la fourmilière. Frustré par ce criant et continu manque de réciprocité dans les interactions, que je me refusais désormais, d'appeler échanges, je sollicitai alors une entrevue en présentiel afin de passer au-delà du confort qu'offrent les écrans.

J'obtins donc, somme toute assez facilement, qu'une date soit fixée. Ce faisant, je me laissai aller à croire que j'avais progressé, puisque l'entrevue était désormais planifiée, et qu'elle semblait s'être « pliée » à mon souhait quant à ses modalités. N'étant en rien professionnel de la santé mentale, je baissai alors quelque peu ma garde, laissant de côté ce « diagnostic » de comportement évitant, et par là-même toute réflexion structurée qui aurait été possible sur base d'un tel constat.

Je me projetai dès lors, en toute naïveté dans cette prochaine entrevue et ce que j'en attendais.

Ici, il est important de préciser un fait qui n'a, jusqu'ici, pas encore été mentionné : les premières interactions avec la revenante avaient eu quelque peu allure d'échanges. Elles s'étaient déroulées dans une atmosphère baignée de séduction, qui laissait entendre qu'une relation intime était envisageable. Or, quelques semaines après le début de ces échanges, lors d'un rendez-vous pédestre, les choses étaient censées avoir été clarifiées, à savoir qu'il ne s'agirait que d'amitié, ce que j'avais en fait entièrement accepté. La demoiselle était très attirante certes, mais je n'étais pas une bête, j'étais tout à fait capable de d'apprécier une telle amitié si une telle relation authentique devait advenir.

Je me mis alors en tête de préparer cette rencontre afin de favoriser la confiance qu'elle pourrait m'accorder et ainsi le fait qu'elle accepte enfin de se dévoiler quelque peu.

J'étais obsédé par l'idée que la forcer à parler ne me fournirait jamais que l'effet inverse, à savoir la voir s'enfermer encore plus dans son mutisme. Ma première idée consista, alors, dans le fait de lui proposer une balade en silence. En effet, comment ne pas forcer moins quelqu'un

à s'exprimer verbalement, si ce n'est en lui interdisant de parler. S'agirait-il là, pour autant, de lui insuffler le goût du fruit défendu ? Il n'est pas interdit de la penser, mais il serait sans doute illusoire de croire, étant donné les dispositions dont elle faisait preuve, que cela allât jusque là.

L'intention affichée étant plutôt qu'une balade côte à côte, en silence, laisserait la place à une rencontre d'un autre ordre que celui que nous offre la parole.

TROISIEME PARTIE

Une création

Chapitre 1

Toujours occupé à préparer cette rencontre (drôle d'idée n'est-ce pas ?), mon obsession d'être à son écoute fit rejaillir dans mon esprit l'image de la balle de tennis.

Je m'imaginai donc désormais rompre ma propre règle du silence, en lui tendant une telle balle, espérant qu'elle se souvint alors de la signification de l'objet.

Mais cette idée ne me satisfaisait guère, elle ne me semblait pas suffisante pour déclencher le changement de posture que j'espérais dans son chef. Je poursuivis alors la réflexion qui s'étoffa progressivement.

Je me forçais à m'imaginer la scène afin d'en anticiper tous les aspects. Me vint alors à l'esprit, qu'une fois la balle en main, elle eût simplement pu la ranger dans son sac sans aucune autre forme de procès, ce qui aurait alors révélé l'inefficacité totale du dispositif. Elle s'était montrée jusqu'alors championne de la pirouette. Il me fallait aller plus loin.

J'imaginai alors lui demander de garder la balle dans la main. Tablant alors sur le fait que la présence de cet élément matériel, en contact duquel elle serait forcée de rester, et ce au prix d'un effort fût-il extrêmement minime, la maintiendrait dans une forme de léger inconfort qui l'empêcherait de se défiler aussi facilement que derrière son écran. Par ailleurs, j'attribuai à ce petit effort l'éventuelle vertu de la garder en contact avec ses propres sensations, la renvoyant à elle-même.

Mais il ne fallait pas non plus lui imposer cet inconfort indéfiniment. Souvenons-nous que lui mettre trop de pression était une stratégie par avance vouée à l'échec. Il me fallait alors trouver un moyen de fixer une limite quant à la durée de ce temps au cours duquel elle serait forcée de conserver la balle en main.

Et c'est là que les 3'20'' me revinrent à l'esprit. La cafetière italienne venait donc de rejoindre la balle de tennis.

Mais que faire donc de ces 3'20'', hormis la permission de ranger la balle ?

L'idée me vint alors de conférer à ce court laps de temps le rôle d'un tampon. Il s'agirait alors de dire que pendant ce temps, le silence serait toujours de mise, mais qu'une fois le délai dépassé, le silence pouvait être rompu, mais pour elle uniquement.

Rappelons, qu'en aucun cas, il ne pouvait s'agir de la forcer à parler. Comment mieux obtenir la bonne volonté de quelqu'un si ce n'est en lui donnant à chaque instant l'occasion d'exercer sa liberté de la façon la plus prégnante possible.

En tout état de cause, il fallait la maintenir dans cette position de liberté totale, d'absence complète de pression. Le mot d'ordre était la confiance. Il ne s'agissait pas d'y déroger un instant. La seule attitude à adopter était celle d'une invite.

Chapitre 2

A ce stade, la stratégie était donc la suivante : je tendrais à ma compagne de marche une balle de tennis pour lui faire comprendre que j'étais à son écoute. Afin de ne pas l'obliger à parler immédiatement, j'installerais d'emblée une durée limitée dans le temps pendant laquelle elle conserverait la balle en main, et le silence serait maintenu. Une fois le délai - celui symbolisant la durée nécessaire à la préparation d'un café – dépassé, ledit café pouvait être dégusté, comprenez : la parole pouvait prendre place.

Il s'agissait donc de permettre la chose et nullement de l'obliger. D'autant que, souvenons-nous en bien, le café était alors trop chaud pour être normalement consommé. Il y avait donc lieu de permettre une seconde période tampon, dont je décidai alors de la laisser seule juge quant à sa limite de temps. Elle serait également laissée libre d'avoir envie ou pas, de déguster le café. Cela signifiait donc, que non seulement elle pouvait décider si elle voulait parler, et le cas échéant, elle déciderait quand, mais également de ce qu'elle dirait, car de fait, voulant la laisser libre, il ne pouvait être question de lui imposer quelque contrainte que ce fût sur ce point. Il se pouvait donc qu'elle en reste à ne jamais parler d'elle, ni de son avis sur les choses.

Mais toute cette mise en scène ne pouvait-elle pas prendre la forme d'un jeu ? Il s'agissait en fait de la mettre en situation d'éprouver de la façon la plus tangible sa liberté de parler, et cela de la façon la plus légère possible.

En revanche, il m'était également venu à l'idée qu'elle eût pu simplement me rendre la balle dès le début, me signifiant alors que finalement elle ne se soumettait pas aux règles proposées. Ceci imposait donc de commencer toute cette mise en scène en l'annonçant d'entrée comme un jeu, qu'elle accepterait de jouer, ou pas.

Me resta malgré tout en tête la question de la rétrocession de la balle.

Chapitre 3

A supposer que la tasse fut finalement vidée, qu'advierait-il au moment de me rendre la balle ? Le jeu devait-il s'arrêter là ? Et n'avoir de fait permis à la parole de se libérer qu'une seule fois ? Et puis, est-ce réellement un jeu si seulement un des deux joueurs s'y prête réellement ?

Là apparut alors clairement qu'il me fallait également me soumettre au jeu, et donc laisser la partie de tennis suivre son cours. Mais les enjeux ne seraient alors, pour moi, pas du tout les mêmes puisque moi, je parle tout le temps. Les enjeux seraient plutôt pour moi, d'une part de choisir la chose à dire la plus pertinente – en effet, cette contrainte devait s'imposer à moi,

puisque j'étais l'initiateur du jeu - , et d'autre part, d'être capable de ne pas me brûler et encore moins de la brûler elle, puisque le café se déguste à deux.

Au final, je suis forcé de constater qu'il se pourrait très bien que toute cette histoire, tous ces efforts pour la mettre en situation de se sentir libre ou pas de parler d'elle, ne serve à rien. Au plus n'est-ce qu'une façon un tout petit peu plus stimulante que de la laisser dans son silence jusqu'à ce qu'éventuellement une certaine vérité n'éclate au grand jour à savoir que la relation est et restera déséquilibrée et asymétrique, et que par là elle n'aura plus lieu d'être.

Sauf qu'une certaine information, ou plutôt, une certaine interprétation des faits et des paroles, n'a jusqu'ici pas été prise en compte. Et ajoute une étape avant de clore le sujet :

Mon interlocutrice semblait me dire que mes propos étaient tellement pertinents, elle alla même jusqu'à dire que je la fascinai beaucoup, et que si nos échanges devaient s'arrêter, elle perdrait beaucoup et moi rien... elle semblait aussi dire que j'avais vécu tant de choses. De fait, moi, je me racontais, elle non, donc en comparaison, on eut pu croire que j'avais vécu beaucoup plus de choses qu'elle.

Tous les jours, elle me recontactait par un petit message très succincts évoquant la météo, et me souhaitant soit une belle journée, soit une belle soirée,...

A force de ne rien comprendre à ce qui s'est passé mon esprit a fini par sécréter des pensées censées fournir des explications rationnelles à un comportement qui ne l'était manifestement pas :

J'en étais arrivé à me voir comme une espèce de sage qui avait survécu à une manipulatrice (ma mère), qui avait dépassé ses souffrances et était soi-disant dégagé de celles-ci en ayant accédé à une résilience et une sagesse me conférant une pertinence dans mes propos sur des choses profondes comme sur des choses légères. J'étais manifestement sous l'emprise de ses flatteries, et cela même si je m'en défendais.

En face de moi, je voyais une personne qui manifestement n'avait pas vécu grand chose, puisqu'elle ne racontait rien, et vierge de toute blessure selon ses propres dires.

J'en étais même arrivé à l'idée comme quoi cette asymétrie dans la relation pouvait être enrichissante pour les deux. Je m'imaginais donc dès lors comme devant lui confier cette interprétation avant même de lancer l'idée du jeu.

Mais je me rendais bien compte qu'en aucun cas, même cette mise au point préalable ne pouvait être garante d'une quelconque réussite de l'entreprise.

Chapitre 4

Tout ça pour ça, me direz-vous ? Et bien peut-être pas, figurez-vous.

En effet, si dans la situation décrite ci-dessus j'étais éventuellement en présence d'une personne déterminée à ne pas faire preuve de bonne volonté (et qui m'envoyait des messages

tous les jours n'oublions pas...), il se pourrait que le jeu qui découle de toute cette réflexion puisse un jour servir à d'autres personnes.

Je pense à deux cas en particulier. D'une part celui de deux personnes qui ne se connaissent pas, qui sont désireuses d'apprendre à se connaître, et qui pour se faire auraient envie de se soumettre aux règles dudit jeu pour conférer un caractère ludique à leurs échanges, et d'autre part, aux couples sains qui souhaiteraient se soumettre au jeu, soit par simple envie de jouer, soit pour renouveler la nature de leur mode de communication. Le but de ces règles étant, à côté de leur aspect intrinsèquement ludique, d'installer une forme de rituel dans le déroulé des échanges, propre à optimiser la qualité de ceux-ci, et éventuellement à favoriser leur profondeur, et ce grâce aux temps de réflexion que le jeu garantit.

En aucun cas, ledit jeu ne réglerait quoique ce soit dans les situations profondément problématiques.

Postface 1

Après relecture, il m'apparaît que la vision décrite ci-dessus, suivant laquelle les couples sont soit vierges ou sains soit irrémédiablement problématiques, est évidemment beaucoup trop manichéenne, que si j'ai été enclin à produire une telle pensée, c'est principalement par nécessité de percevoir le monde de façon simple et claire. Mais il est évident qu'une troisième voie peut non seulement exister, même représenter majeure partie de la réalité : celle des gens imparfaits mais de bonne volonté.

Postface 2

En deuxième relecture, il apparaît que toute cette réflexion, et ce malgré son caractère isolé et solitaire, n'ait pas été forcément infertile, bien au contraire, du moins à mon humble niveau. Et cela, d'autant plus, que je ne progresse réellement dans la vie que par les progrès que je réalise de moi-même, à coup de dents brisées, et de murs en pleine face.

Postface 3

Après relecture de l'ensemble des interactions qui ont eu lieu, et pas uniquement celles qui ont été relatées dans le présent texte, il m'est apparu que la revenante en question était vraisemblablement non pas narcissique et manipulatrice, au sens le plus fort du terme comme je l'avais envisagé sur la fin, ni simplement une personnalité évitante, comme je l'avais imaginé lors de ma première prise de conscience, mais plutôt comme une personne pratiquant ce que l'on nomme de la « manipulation douce », il s'agirait donc bien d'un profil pervers. J'étais bien dans une de ces relations profondément problématiques, extrêmement « toxique ». Je sentais bien que le jeu crée ici ne viendrait pas à bout de nos problèmes de communication.

La fin de la rédaction de ce texte a donc sonné la fin de la tentative d'échange et de la relation dans laquelle elle avait vu le jour. Tous les ponts avec ladite personnes ont été rompus, sur base du constat de la toxicité de ladite relation.